CRITIQUE, opéra. COLOGNE, Oper Köln, le 31 octobre 2026. R. STRAUSS : Der Rosenkavalier. M. Hinterdobler, B. Andrew, E. Benoît, M. Summer… Marie-Eve Signeyrole / Andrès Orozco-Estrada

Après quatorze années d'un chantier titanesque et près d'1,5 milliard d'euros engloutis – soit environ le double du coût total de la construction de l'Opéra Bastille !… –, l'Opéra de Cologne a enfin rouvert ses portes. Pour ce retour tant attendu sur l'*Offenbachplatz*, il fallait un événement à la hauteur de l'attente : le choix de Hein Mulders, directeur général et artistique de l'institution allemande, s'est porté sur *Le Chevalier à la rose* de Richard Strauss. Et si la mise en scène de Marie-Ève Signeyrole déçoit, la soirée a offert des moments de pure magie musicale, portés par un plateau vocal de très bonne tenue et un chef particulièrement inspiré.

Ce chef, c'est le colombien **Andrés Orozco-Estrada**, nouveau directeur musical du ***Gürzenich-Orchester Köln***, qui a su imposé sa vision. Loin de toute routine, il a fait briller la

partition de **Richard Strauss** de mille feux. Sa lecture, d'une fraîcheur et d'une vitalité remarquables, a su capter aussi bien la légèreté viennoise que la profondeur mélancolique de l'œuvre. Les couleurs instrumentales, notamment celles des hautbois et des cors, ont jailli avec un éclat saisissant, et le fameux « *contrepoint des nerfs* » straussien a été rendu avec une clarté et une tension dramatique exemplaires. Sous sa baguette, l'orchestre colonais a déployé une palette d'une richesse infinie, passant de la douceur la plus caressante à une puissance sonore maîtrisée. Le prélude du troisième acte, en particulier, a témoigné d'une transparence et d'une poésie bouleversantes. Nul doute que la fosse de Cologne, retrouvée après tant d'années, a trouvé en Orozco-Estrada un interprète de premier ordre.



La distribution, d'une homogénéité rare, a permis à chaque rôle, même le plus petit, d'exister pleinement. Parmi les trios et duos légendaires de la partition, la Sophie d'**Elsa**

Benoit a été un véritable éblouissement. La soprano française a incarné la jeune fille avec une pureté de timbre, une diction parfaite et une incarnation touchante, faisant de son « *Présentation de la Rose* » un moment de temps suspendu. Face à elle, la mezzo néo-zélandaise **Bianca Andrew** a campé un Octavian fougueux et androgyne, dont le timbre chaleureux et l'engagement scénique ont fait merveille. La Maréchale de **Magdalena Hinterdobler** a su rendre toute la noblesse et la mélancolie du personnage, avec une ligne de chant d'une grande élégance. De son coté, **Martin Summer** a assumé le Baron Ochs avec un professionnalisme et une présence scénique remarquables. Sa voix profonde, encore jeune pour l'ampleur du rôle, promet de s'épanouir davantage. Intelligent dans son jeu, digne jusque dans la nudité exigée par la mise en scène, il a signé des débuts très réjouissant à Cologne. Autour d'eux, chaque artiste a contribué à la réussite musicale de la soirée ; ainsi de **Christian Miedl** qui a été un Herr von Faninal digne et bien chantant, tandis que **Claudia Rohrbach** a prêté sa voix à Marianne avec une précision impeccable. Le couple d'intrigants italiens a été brillamment défendu par **Martin Koch** en Valzacchi et **Dalia Schaechter** en Annina, dont les interventions ont été savoureuses. **Lucas Singer** a campé un Polizeikommissar plein d'autorité, tandis que **Young Woo Kim** a offert un Chanteur italien à la voix large et puissante.



Il faut hélas en venir au point noir de la soirée : la mise en scène de **Marie-Ève Signeyrole**. Si l'on peut saluer l'ambition et la volonté de ne pas se contenter d'une énième reconstitution historiciste, le résultat est un échec cuisant. La metteure en scène française eu l'idée de transposer l'action dans un studio de cinéma, transformant la Maréchale en réalisatrice d'un film sur sa propre vie, le Baron Ochs en producteur prédateur, et la remise de la rose en une cérémonie de prix.

Ce concept, qui se veut moderne et « *méta* », finit par étouffer l'émotion et par raconter une tout autre histoire que celle imaginée par **Hugo van Hofmannsthal**. La multiplication des niveaux de lecture (réalité, film dans le film, jeu des acteurs) crée une confusion permanente et empêche toute identification aux personnages. Le spectateur ne sait plus qui parle, qui joue, ni même quel est l'enjeu de la scène. Pire, cette surcharge conceptuelle se fait au détriment de la

musique : les moments les plus inspirés de la partition, comme le trio final, peinent à décoller, prisonniers d'un dispositif scénique qui les ignore superbement. La volonté de surligner la fluidité des genres et la prédation sexuelle, si elle part d'une intention louable, aboutit à une caricature qui appauvrit l'œuvre. Le Baron Ochs, privé de toute ambiguïté et de sa cocasserie, devient un simple agresseur, et la relation entre la Maréchale et Octavian, réduite à un jeu de rôles, perd toute sa chair et sa nostalgie. On sort de ce *Chevalier à la rose* avec le sentiment d'avoir assisté à un brillant concert mis en scène, plutôt qu'à une véritable soirée d'opéra où le théâtre et la musique ne font qu'un… Dommage !

_____

CRITIQUE, opéra. COLOGNE, Köln Oper, le 31 octobre 2026. R. STRAUSS : Der Rosenkavalier. M. Hinterdobler, B. Andrew, E. Benoît, M. Summer… Marie-Eve Signeyrole / Andrès Orozco-Estrada. Crédit photo (c) Matthias Jung

---

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysés, 21 MAI 2025. R. STRAUSS : Der

Rosenkavalier. V. Gens, N. O’Sullivan, R. Mühlemann, P. Rose, J-S. Bou… Orchestre national de France, Henrik Nanasi / Krzysztof Warlikowski

Le printemps explose en mille gouttes de bruine dans la grande ville. Rafraîchissante haleine des ondées caressantes après le passage de l’astre de feu et son cortège pastoral de nuées laineuses. Au loin, les rues en grande pompe se pressent vers les terrasses abritées et les théâtres aux lampions mordorés. Ce soir, le temple de marbre et d’or du Théâtre des Champs-Elysées allait révéler au monde une nouvelle production du *Rosenkavalier* de Richard Strauss, une promesse épanouie lors des premières bruines du printemps.

Ce chef d’œuvre de la main de Richard Strauss et surtout de son librettiste **Hugo von Hoffmannsthal** dont le génie a su mettre dans la bouche de dames et gentilshommes très XVIIIème siècle, le langage de la modernité. On est emporté par les assertions de la Maréchale, voix d’une raison bien éprouvée par son désir. Et que dire des envolées exponentielles d’Octavian et de Sophie ? Tout ce livret est un traité non seulement d’amour mais une grande page de vie qui demeure valable un siècle après la création de ce beau *Rosenkavalier* à Dresde.

Outre le triangle amoureux qui pourrait à la fois nous faire penser à ce monde suranné cher à Zweig et à Proust, ou bien l'on songerait aisément à La Contessa, Barbarina et Cherubino chez Da Ponte/Mozart, *Rosenkavalier* ne porte pas que des *leitmotiv* musicaux. Issue d'une tradition ancestrale, cette intrigue rappelle les amours de la belle Vénus et d'Adonis à Cythère. Mais aussi, grâce à la présence du baron Ochs, sorte de Falstaff débonnaire, l'opéra comique n'est pas loin. En particulier la fascination de Ochs pour le double travesti d'Octavian, la femme de chambre Mariandel, intrigue interlope qui semble quasiment calquer celle de *La finta cameriera* de Gaetano Latilla.

Cette nouvelle production parisienne a été confiée au metteur en scène **Krzysztof Warlikowski**. A la réputation de casseur de codes et souvent aux références contemporaines voire *kitsch*, le metteur en scène polonais nous propose une vision problématique de cette fable. Son décor unique qui se métamorphose de chambre en salon bourgeois et de cinéma en boudoir peine à nous apporter des subtilités que l'on attendrait justement d'un tel metteur en scène. La présence des danseurs est bavarde et chaotique, sans une réelle utilité narrative. En revanche, Warlikowski fait intervenir la vidéo pendant la présentation de la rose et à la fin. Si la première est anecdotique mais fonctionne, la seconde est un des plus beaux moments d'opéra de la saison, un dernier regard de cette Maréchale qui rentre dans le désenchantement confortable de son appartement cossu et nous prend à parti avec un regard couleur du temps. Si la mise en scène de Warlikowski semble par instants maladroite parce qu'il cède à ses tics et ses obsessions, nous sommes emportés dans la passion ambiante qui, dans un geste de démiurge, réussit à installer sans effort.

La distribution est largement dominée par la Maréchale de légende de **Véronique Gens**. Prise de rôle pour la superbe soprano dont l'interprétation est sans faute. On assiste à l'épanouissement de la maturité dans toute sa splendeur, cet

éternel féminin qui ne cesse de fleurir surtout quand dans la fleur de feu vient butiner l'abeille de la jeunesse. La Maréchale de Véronique Gens a une voix sans l'ombre d'une imprécision, tout est net, précis, la ligne d'une belle musicalité débordante de couleurs dans le phrasé. Le jeu de Véronique Gens est aussi puissant, notamment au troisième acte, dans un élégant tailleur écarlate Yves Saint-Laurent ou Chanel (Collection Lagerfeld 1983), elle dit adieu à la passion en portant ses couleurs dans un oriflamme sartorial. Son dernier regard n'est pas un adieu, mais une promesse d'une nouvelle vie.

Face à elle, **Niamh O'Sullivan** est un Octavian fougueux et inénarrable dans certaines scènes. La mezzo que nous avons loué dans son interprétation d'Ino dans *Semele* de Haendel dernièrement *in loco,* ne tombe jamais dans la caricature de l'adolescent en proie à la folie amoureuse au seuil de l'âge adulte. Vocalement, son Octavian est un régal, tout y est et il n'y a rien que des belles choses à en dire. La suissesse **Regula Mühlemann** – que nous avions découvert avec joie dans des récitals baroques -, campe une Sophie volontaire et passionnée. La ligne vocale est un fil de soie cristallin sans l'ombre d'une quelconque fragilité. Ses aigus diamantins sont galvanisés par une assise vocale sur un médium vigoureux et enveloppant.

Le baron Ochs, en barbon sempiternel, est campé ici par **Peter Rose.** Drôle et parfois un peu pataud vocalement, on est agréablement surpris par un jeu tout en finesse. Dans les rôles secondaires nous remarquons la fantastique mezzo-soprano **Eléonore Pancrazi** dans une désopilante Annina qui mérite largement l'ovation qu'elle a eue pendant les saluts : Eléonore Prancazi est une des meilleures solistes françaises de notre temps. Dans le petit rôle du chanteur italien, nous avons aussi apprécié le ténor **Francesco Demuro**, à la belle présence scénique, et doté d'une voix aux mille et une irisations. Et dans le rôle de l'aubergiste, le jeune **Yoann Le**

Lan nous ravit avec un timbre d'une rare beauté.

L'**Orchestre national de France** dévoile les sensuelles volutes de cette partition sous la conduite enthousiasmante du chef **Henrik Nanasi**. Pendant les près de 3h30 de l'opéra, *Maestro* Nanasi a gardé l'intensité au fer rouge et son énergie n'a pas du tout faibli, au contraire, l'émotion s'envolait avec des silences aussi caressants que les notes.

A la fin de tout, alors que toutes les danses de la vie se tassent et se tarit la passion petit à petit, reste encore alors le parfum impérissable des roses de la vie que la jeunesse cueillit et dont les bouquets ne se flétrissent jamais au contact de la fourche cruelle du temps qui s'écoule sans cesse entre les doigts de ceux qui rêvent de le saisir.

CRITIQUE, opéra. PARIS, THEÂTRE DES CHAMPS-ELYSEES, 21 MAI 2025. STRAUSS : Der Rosenkavalier. V. Gens, N. O'Sullivan, R. Mühlemann, P. Rose, J-S. Bou… Orchestre national de France, Henrik Nanasi / Krzysztof Warlikowski. Crédit photographique © Vincent Pontet

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 13 au 27 décembre 2023). R. STRAUSS : Le Chevalier à la rose. M. Bengtsson, M. Losier, M. Petit… Christoph Waltz / Jonathan Nott.

Étrennée il y a tout juste dix ans (en décembre 2023) à l'Opéra Ballet des Flandres, cette production du *Chevalier à la rose* de Richard Strauss marquait les débuts du célèbre acteur autrichien Christoph Waltz dans l'univers de la mise en scène lyrique. 10 ans plus tard, Aviel Cahn (qui présidait alors le destin de l'institution flamande) fait venir ce coup d'essai (réussi) dans son nouveau fief du Grand-Théâtre de Genève (mais déjà sur le départ pour la Deutsche Oper de Berlin).



Dépouillée de son contexte et de ses ornementations rococos, dans une scénographie au contraire très spartiate de d'**Annette Murschetz**, l'action n'en est pas moins évocatrice du XVIIIe siècle, notamment au premier acte où tout est fait pour rappeler les multiples parallèles du livret de **Hugo von Hofmannstahl** avec *Les Noces de Figaro*. Un simple cadre de boiseries, un lit à baldaquin situé au milieu de la pièce, ainsi que de rares accessoires constituent l'unique décor du premier acte, espace clos et à l'abri de la lumière qui renferme l'intimité et la vie privée des principaux protagonistes. Les multiples visites qui émaillent l'action constituent autant d'intrusions insupportables dans un espace privé d'oxygène, cloisonné et replié sur lui-même. Le II, au palais de Faninal, est en revanche inondé de lumière, signalant par là une ouverture sur le monde et sur l'espace public qui offre un peu d'air à l'univers aristocratique confiné du début de l'ouvrage. Le troisième acte se situe

clairement au XXe siècle, vraisemblablement à l'époque de la création de l'opéra. Le départ d'Ochs, puis celui d'une Maréchale plus en colère que résignée, laissent entrevoir la fin d'un monde ancien bousculé et remplacé par l'arrivée de nouvelles classes sociales, mais aussi de nouvelles valeurs économiques et morales. De fait, la proposition scénique de Waltz met clairement l'accent sur la comédie plutôt que sur le pathos et le drame intérieur, en rejetant autant le sentimentalisme lié à cet opéra que le poids des diverses traditions scéniques de l'ouvrage. Et dans cet univers cruel et décadent, Ochs et ses acolytes apportent finalement un soupçon de fantaisie et de liberté, même si leur déchéance morale n'en est que plus criante…

Déjà en charge du rôle-titre il y a dix ans, la soprano suédoise **Maria Bengtsson** n'en est que plus convaincante aujourd'hui. Du lever de rideau à la douloureuse résignation du troisième acte, sa composition paraît comme illuminée de l'intérieur et l'intelligence de l'artiste force à chaque instant l'admiration de l'auditeur. Elle enchante par sa musicalité et la chaleur de son timbre, mais plus encore par son sens des clairs-obscurs et l'infini palette d'inflexions qui ont transformé le monologue du I en un chef d'œuvre d'interprétation. La mezzo québécoise **Michèle Losier** campe également un superbe chevalier, apportant beaucoup de fraîcheur à son personnage. Le timbre chaleureux de sa voix fait merveille dans le superbe début du « *Wie du warst* », où elle commence très doucement sur un crescendo. Elle s'avère tout aussi excellente dans son interprétation de Mariandel, et ses « *Nein, nein, ich trink'kein Wein* » sont remplis d'humour, n'hésitant pas à nasaliser les notes. Elle s'accorde enfin parfaitement dans les duos avec la Sophie de **Mélissa Petit**, avec laquelle elle forme un couple absolument parfait. Idéale sur tous les plans, la jeune soprano colorature française aborde ce rôle avec la délicatesse d'un petit saxe et récolte un vrai succès personnel aux saluts, entièrement mérité à la lumière de ses Si bémol, Si naturel et contre-Ut filés qu'elle

délivre tout au long de la soirée, en tous points impeccables.

La basse britannique **Matthew Rose** (au nom prédestiné) s'impose par son aisance scénique et par sa maîtrise vocale de la tessiture du Baron Ochs, jusqu'au Mi grave qui termine le deuxième acte. On finit même par prendre en sympathie ce libertin campagnard, par delà sa lourdeur et sa maladresse. Bonheur également de retrouver le grand **Bo Skhovus** en Faninal, même si la voix achoppe désormais sur les nombreux Fa et Sol aigus dont sa partie est émaillée. Parmi les seconds rôles enfin, l'on retiendra le Chanteur italien d'**Omar Mancini,** qui brille dans le célèbre air « Di rigori armato il seno », ainsi que l'impeccable Marianne de **Giulia Bolcato**, tandis que le couple d'intrigants formé par **Ezgi Kutlu** (Annina) et **Thomas Blondelle** (Valzacchi) s'avère également très crédible.

Le dernier bonheur du spectacle, celui de la fosse, est aussi le plus intense, avec un **Jonathan Nott** (directeur musical d'un **Orchestre de la Suisse Romande** en état de grâce) à sa place dans ce répertoire, qui stimule en permanence son merveilleux orchestre, dont le chef allemand n'a aucune difficulté à magnifier les plus infimes subtilités. La richesse en nuances est tout simplement superbe, avec toujours des niveaux sonores scrupuleusement contrôlés, ce qui n'empêche pas un complet sentiment de liberté, des répliques instrumentales qui fusent comme des feux d'artifice, et des valses qui ne sont qu'absolue légèreté…

Un vrai régal de bout en bout !



CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 13 au 27 décembre 2023). R. STRAUSS : Le Chevalier à la rose. M. Bengtsson, M. Losier, M. Petit… Christoph Waltz / Jonathan Nott. Photos © Magali Dougados.

Plus d'infos ici : https://www.gtg.ch/saison-23-24/le-chevalier-a-la-rose/

VIDEO : Trailer du "Chevalier à la rose" de Richard Strauss selon Christoph Waltz au Grand-Théâtre de Genève

Nouveau Chevalier à la rose à Baden Baden



Baden Baden. Strauss : Der Rosenkavalier, les 27,30 mars, 2 avril 2015. Dans le cadre de son festival de Pâques du 27 mars au 6 avril 2015. Simon Rattle et le Berliner Philharmoniker jouent l'opéra de Richard Strauss et Hugo von Hofmannsthal : le Chevalier à la rose. L'œuvre créé à Vienne en 1911 quelques années avant la première guerre synthétise toute la grâce mozartienne dont est capable Strauss, à laquelle il ajoute l'anachronisme des valses, emblème de la Vienne de Johann Strauss quand Le chevalier à la rose se déroule au XVIIIè à l'époque de l'impératrice Marie-Thérèse. Protagoniste, La Maréchale amour amant Quinquin, c'est à dire Octavian (magnifique emploi travesti pour mezzo); même trentenaire, la jeune princesse doit renoncer bientôt face à la jeunesse insouciante et volage : Octavian aimera bientôt Sophie, plus jeune, plus jolie. Ochs, le cousin de La Maréchale est son double masculin : moins rustaud caricatural comme on le voit souvent dans nombre de productions, que trentenaire lui aussi, dépassé par les intrigues des femmes qui le piègent toujours. Le trio final met en scène les trois voix féminines de l'opéra : La Maréchale, Octavian, Sophie en une scène d'un flamboiement sensuel, au spectre instrumental, littéralement iridiscent. Alors que le Phiharmonique de Vienne est souvent écouté et plébiscité dans une œuvre emblématique de l'Opéra d'état, il est plus rare d'écouter le Phiharmonique

de Berlin. **C’est l’ex chanteuse vedette dans le rôle travesti d’Octavian, Brigitte Fassbaender qui réalise la mise en scène de cette nouvelle production straussienne à Baden Baden.**

Vanités des plaisirs, illusions de la vie…



Comédie de moeurs à la façon des peintures de William Hogarth (lequel inspirera aussi Igor Strawinsky pour son Rake’s progress), mais aussi évocation nostalgique de la Vienne baroque à l’époque de l’Impératrice Marie-Thérèse, le Chevalier à la rose, est surtout, un opéra né de l’accord exemplaire entre un compositeur et son librettiste: Richard Strauss et Hugo von Hoffmannsthal. Ce dernier n’hésite pas à solliciter la connaissance des convenances aristocratiques de l’Ancien Régime auprès du Comte Harry von Kessler, afin de renforcer la vraisemblance de la fresque historique. Mais l’art transcende l’anecdote et même si la remise d’une rose d’argent à la jeune fiancée Sophie, élue par le Baron Ochs, n’est que pure fiction, la partition et le livret produisent un ouvrage d’une rare subtilité psychologique. Les auteurs interrogent les rapports des êtres les uns vis à vis des autres, la fuite du temps et la quête (vaine) de chacun pour s’en défaire et trouver un (impossible) bonheur, bien éphémère.



Vanité des plaisirs, illusion de la vie, tout en ciselant chaque tableau social, la musique exprime la quête éperdue et déjà futile d'une identité fragile. "Qui suis-je réellement? Que suis je pour les autres? Tout passe et tout s'efface", semble se dire à elle-même La Maréchale. Même jeune, tout juste trentenaire, la jeune femme exprime la vanité de toute chose, y compris l'amour ardent que lui voue son jeune amant, "Quinquin" (Octavian). Son cousin le Baron Ochs est lui aussi un aristocrate assez "rustique" mais moins épais qu'on veut bien le chanter ordinairement. Reste, le portrait en triptyque de La Maréchale, Octavian et Sophie qui sous la plume du compositeur demeure le plus bouleversant trio final, écrit pour trois voix de femme, porté sur la scène d'un théâtre lyrique.



Le Chevalier à la rose, créé à Dresde le 26 janvier 1911, est le cinquième opéra de Richard Strauss, après Guntram, Feuersnot, Salomé et Elektra. C'est le second ouvrage né de la collaboration avec le poète Hofmannsthal. Du même duo créateur naîtront ensuite, Ariane à Naxos (1912), La Femme sans ombre (1919), Hélène d'Egypte (1928) et Arabella (1933)…

Le Chevalier à la Rose de Strauss à Baden Baden
3 dates au Festival de Pâques de Baden Baden



Le 27 mars 2015 à 18h
Le 30 mars 2015 à 18h
Le 2 avril 2015 à 18h

Sir Simon Rattle, direction musicale
Brigitte Fassbaender, mise en scène

Anja Harteros, la Maréchale
Peter Rose, Ochs
Magdalena Kožená, Octavian
Anna Prohaska, Sophie
Carole Wilson, Annina
Clemens Unterreiner, Faninal
Elisabeth-Maria Wachutka, Marianne
Lawrence Brownlee, un chanteur

Philharmonia Chor Wien
Berliner Philharmoniker

Illustrations : Richard Strauss, portrait de jeune femme par Nattier, Hofmannsthal (DR)